

Entretien avec Yves Schwartz

Naissance de l'ergologie

Yves Schwartz (YS) interviewé
par Nicole Mencacci (NM).

NM : L'une des manières d'entrer dans l'ergologie, est d'en avoir, d'abord, une approche quelque peu historique, sous forme de trajectoire qui permettrait de comprendre comment vous avez été amené progressivement – et avec d'autres par la suite –, à fabriquer un certain nombre de concepts, à développer des thématiques relativement neuves, à créer une démarche. Au départ, vous êtes philosophe. Vous avez fait des études de philosophie à l'Ecole Normale Supérieure. Un point majeur ressort de l'ensemble de votre œuvre : il semblerait que vous ayez toujours étroitement travaillé avec la pensée de Canguilhem.

YS : En sortant de l'Ecole Normale, en 1968, j'avais demandé à Canguilhem s'il acceptait d'être directeur de ma thèse. Mais il était à la retraite depuis au moins deux ans, et il ne pouvait accepter. C'est un de ses élèves à lui, François Dagognet, qui a finalement été mon directeur. Mais c'est seulement une quinzaine d'années plus tard que j'ai vu à quel point la philosophie de Canguilhem était profonde, et profondément pertinente par rapport à ce que nous commençons à développer. Certes, dès que je l'ai connu à l'Ecole Normale Supérieure – comme beaucoup d'autres –, j'ai aussitôt conçu de l'estime et de l'admiration pour lui. Mais, si on dit aujourd'hui que je me réclame de lui, c'est davantage depuis quinze ou vingt ans, qu'au moment même où je lui ai demandé d'être directeur de ma thèse. Mais avant de retracer ma trajectoire, je voudrais préciser un point : je ne suis pas « philosophe », **je suis apprenti-philosophe.**

NM : Qu'est-ce qui vous a donc amené à vous **intéresser aux situations de travail** avec le regard de l'apprenti-philosophe ? Ce n'est pas si habituel, non ?

YS : Oui, en effet, ce n'est pas tellement habituel. Ce que je peux dire pour être très synthétique, c'est que cette démarche ergologique, dont les premières concrétisations se sont faites dans le début des années 80, est la convergence de deux démarches, ou rencontres distinctes.

Une démarche d'abord, qui tenait à la trajectoire de tout apprentissage philosophique, et qui a pris une forme particulière. C'est-à-dire que j'avais l'agrégation de philosophie et que je suis entré à l'université en 1968. Et c'est là que s'est posée la question du *métier* que je devais faire, surtout dans le contexte post 68 : qu'est-ce que c'est que l'exercice du métier d'assistant en philosophie à l'université ? C'est là que quelqu'un comme Canguilhem m'a marqué, plus d'abord dans le souci du métier, qui apparaissait dans la rigueur, dans l'écoute, que dans ses contenus. Par rapport à l'exercice rigoureux du concept, Canguilhem a engagé une démarche qui nous a beaucoup marqués. Pour pouvoir répondre lui-même à un certain nombre de questions totalement philosophiques : « qu'est-ce que c'est que la santé ? Qu'est-ce que c'est que le normal ? Qu'est-ce que c'est que le pathologique ? », **Canguilhem pensait qu'il ne pouvait le faire sans aller s'instruire des gens dont c'était le métier.** Et j'ai voulu suivre ces orientations.

J'ai donc d'abord décidé de faire une thèse d'histoire des sciences. Et quand je suis arrivé ici, à Aix-en-Provence, en 68, comme jeune assistant, j'ai commencé un premier cycle d'études de chimie / biologie, à la faculté Saint Charles à Marseille, pour acquérir quelques compétences nécessaires à une thèse d'histoire des sciences. C'est là où la démarche s'est peu à peu infléchie : il y a un rapport entre l'histoire des sciences et l'histoire des techniques ; en tous cas, à partir du XVIII^e siècle, on peut difficilement penser indépendamment les deux. De là, je me suis intéressé à l'histoire des techniques. Et il faut dire que Canguilhem s'y intéressait beaucoup. Et ça, pour des raisons qui ne tiennent pas tant à l'histoire des sciences elle-même, qu'à sa philosophie fondamentale. Pour lui, **l'activité technique est un héritage de la vie**, bien antérieur à la construction scientifique, laquelle commence, pour les mathématiques, chez les Grecs, et pour la physique, à partir de la fin du XVII^e siècle.

Entretien avec Yves Schwartz (suite) Naissance de l'ergologie

NM : Et comment avez-vous rencontré la question du travail ?

YS : J'ai rencontré la question du travail à travers un domaine particulier de l'histoire des sciences, puis de l'histoire des techniques, qui était la thermodynamique. C'est une sous discipline de la physique qui étudie les rapports entre les mouvements mécaniques et la production de chaleur. Elle fait tenir ces rapports en deux principes bien connus sous le nom de 1^o et 2^o principe de la thermodynamique. Or, la thermodynamique a beaucoup à voir avec une machine qui a joué un très grand rôle au XIX^e siècle, c'est la machine à vapeur. Et au milieu du XIX^e siècle, il se trouve qu'un ingénieur alsacien – appelé Gustave Adolphe Hirn – a joué un rôle dans l'énoncé de ces principes. Mais surtout, il était complètement immergé dans quelque chose qui m'a fasciné : c'est la conjoncture ou la configuration industrielle, sociale et scientifique de l'Alsace au milieu du XIX^e siècle. J'ai rencontré un problème qui m'a beaucoup travaillé et interrogé : c'est le phénomène de la croissance de l'industrie à Mulhouse, phénomène très connu des historiens. Mulhouse était une toute petite bourgade au XVIII^e siècle, qui est devenue, en très peu de temps, en trois-quarts de siècle, un immense centre industriel textile (notamment) concurrent, sur le continent, Manchester. Aujourd'hui, il en reste des musées industriels sans équivalent en France, le plus important étant celui de l'impression sur étoffes, presque unique au monde. Il en reste aussi une cité ouvrière très intéressante.

A Mulhouse, il y a eu, à cette époque, une singulière rencontre entre : une industrie de l'impression sur étoffe de coton en avance, mondialement, sur la qualité des teintures, les coloris, la beauté des dessins ; et puis une dimension sociale – par exemple les cités ouvrières, la prévention des accidents, les caisses de secours...-, et enfin une dimension scientifique notamment en chimie organique et en thermodynamique. Et c'est là, dans ce milieu, que j'ai trouvé cet alsacien, qui était à l'avant-garde des savants alsaciens dans le champ de la thermodynamique. Il était membre d'une grande famille travaillant le textile. J'étais amené à visiter le Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse. Il a publié ses premiers articles dans les bulletins de cette époque. Et la lecture de ce bulletin m'a passionné, parce qu'on voyait bien que **derrière la technique, il y avait le travail**. C'est donc par là que cette première rencontre a abouti au travail. Dans ce

Bulletin, on discutait de la fabrication des étoffes, des expériences scientifiques en milieu industriel, des liens entre le dessinateur, le graveur, l'imprimeur, la qualité du tissu... Et derrière, on sentait poindre tout un monde, qui était un monde du travail. Et sans ce monde du travail, sans l'investissement industriel, sans **l'appropriation toujours innovante des problèmes concrets du travail**, on voyait très bien que la fortune mulhousienne n'aurait pu atteindre ces dimensions. Et ces industriels alsaciens étaient de grands personnages. Ils avaient les reins assez solides pour reconnaître ce qu'ils devaient à leurs « collaborateurs » – comme ils les appelaient. On voyait poindre dans ce Bulletin, expression de la haute société mulhousienne, les petites inventions, et finalement le monde du travail comme condition de possibilité de la puissance économique alsacienne. C'est ma première rencontre, assez extraordinaire, à travers l'histoire des sciences, l'histoire des techniques.

NM : Quelle a été l'autre rencontre ?

YS : L'autre, c'était, **dans l'atmosphère post-68, l'impression que quelque chose ne marchait pas entre le monde du travail et le monde du savoir**, d'où mon intérêt pour la pédagogie des sciences. Je voulais comprendre comment on pouvait présenter des concepts aussi compliqués que ceux de la thermodynamique, par exemple. Et là, cela concernait l'enseignement. Peu à peu, cela m'a poussé à m'engager dans la formation continue, quand en 1972, les pouvoirs publics ont lancé les universitaires sur ce terrain, après les lois et accords, et qu'ils ont attribué aux universités des moyens spécifiques pour que ces établissements puissent y prendre leur place et pas seulement les organismes privés.

J'ai compris que c'était là l'occasion de travailler sur les relations entre l'université et les activités sociales. Cela m'a conduit à divers engagements militants. Et j'ai peu à peu mesuré qu'il se passe, dans le monde du travail, énormément de choses qui n'ont pas de répondant, ni de claire appréhension, dans les enseignements en général, et dans les enseignements universitaires en particulier ; **l'université était pauvre, dans sa culture, pauvre par rapport à tout ce qui se jouait dans le monde du travail**. Et ça a des conséquences, à bien des égards, aujourd'hui. Cette pauvreté relative, je me rends compte, après bien des années, qu'elle appauvrit en partie les questions qu'on peut se poser sur l'histoire, sur le langage, sur le corps, sur l'éthique, sur le savoir.

Un livre à paraître du professeur Yves Schwartz et Nicole Mencacci

« **Dialogues Ergologiques** » chez Octares

